

AU NOM DU PÈRE

Le nouvel opus de Nicolas Crousse est un coup double, dans le sens noble du terme. Il est composé de deux volets, qui ne se suivent ni se ressemblent même si la trame, familiale, et la fibre, littéraire, vont de pair. Dans « Léger Carnage », le héros, Ange, tente un virage à 180° dans une vie qu'il juge trop convenue. Et il retourne sa veste, à sa façon, pour retrouver sa doublure

qui est aussi son premier moi, le vrai de vrai. Finis les courbettes, douceurs et autres traits de panache attendus de lui par un gynécée vorace. Ange désormais se fait démon, à sa façon. Et, en retraçant au passage ses amis, sa famille, ses amours et emmerdes, il court au-devant de son père bien et mal aimé. De ce père qu'il ne comprend que par bribes, de mieux en mieux. Et puis tout devient limpide. Dans un autre livre, paru presque en parallèle et sobrement intitulé « Mon père », l'auteur se livre sans masque. À travers une sorte de dialogue post-mortem (son père est parti un 31 décembre tout frais encore et loin, très loin) mais entamé avant le drame, il y livre une ode au paternel et lui donne la parole. On découvre alors l'autre volet, offert par Jean-Louis Crousse, le père vénéré, poète doué qui avait abandonné sa carrière de juriste dans une banque pour se vouer, en toute discrétion, à son immense passion – l'écriture, ce virus cédé à son fils. Avec de saines différences de styles et de ton, mais une flamme commune qui rappelle que bon sang ne saurait mentir. Extrait d'un écrit de Jean-Louis Crousse, parmi tant d'autres : « Aujourd'hui, j'ai mangé ma peur. Elle était encore là, à traîner en grands cernes autour de mes yeux. Elle était là. Je connais cette enfant sournoise. C'est la bâtarde qui me suit. » **E.J.**
« Léger Carnage », de Nicolas Crousse et « Mon père », de Nicolas et Jean-Louis Crousse (Le Somnambule Equivoque).

